

Table des matières

PRÉSENTATION par Marie-Louise GONDAL	5
PRÉFACE par Gilles ROUTHIER	7
CHAPITRE 1. À quoi sert la théologie ?	9
La théologie, pour quoi faire ?	9
Et si la théologie devenait plus pratique ?	11
La théologie pratique en France	12
La nouvelle donne de la théologie pratique	14
Théologie pastorale ou théologie pratique ?	16
CHAPITRE 2. Deux entrées pour la théologie pratique	19
Du dehors et de l'intérieur	19
Deux perspectives distinctes	21
Un statut à clarifier du côté du peuple	22
Un statut à préciser du côté de la pensée théologique	24
CHAPITRE 3. L'expérience pratique	25
Variations périphériques	25
Mieux penser l'expérience pratique	27
Les enjeux de l'expérience pratique	29
Les difficultés de l'expérience pratique	30
CHAPITRE 4. La théologie et la pratique	33
Le projet d'une théologie de la pratique	33
Quand la théologie s'approche du domaine pratique	35
Le mode de connaissance d'une théologie pratique	36
La théologie pratique, lieu de la différence entre théologie et pratique ...	38
L'écart entre théologie et pratique	39
CHAPITRE 5. La pratique et le pratique	41
Deux modes d'expérience pratique	41
De l'agir stable	42
Des sujets impliqués	43
Des pratiques articulées	45

Les pratiques et la théologie	46
Des pratiques symptomatiques	47
Deux mises au point méthodologiques	47
Risques et vigilances	49
CHAPITRE 6. Les réticences intellectuelles	51
Vaincre les réticences intellectuelles à l'égard de ce qui est pratique	51
Difficile reconnaissance de la théologie pratique	52
Que faire pour ne pas renoncer à penser le pratique ?	53
Voies d'une pensée théologique du pratique	55
Attentes et réticences	55
Opportunité et légitimité de la théologie pratique	56
Quelle unité entre les domaines théologiques référés à des pratiques ?	58
Toute théologie est-elle pratique ?	60
Contextualité de la théologie pratique	61
Le rôle communicationnel de la théologie pratique	63
Les risques d'une inflation épistémologique	64
CHAPITRE 7. L'intervention théologique	67
Les formes de l'intervention théologique	68
Quelle est la demande ?	70
L'image et l'attente	71
La prestation théologique	72
Les modalités de l'intervention théologique	73
Où se tient en tout cela la théologie pratique ?	75
Théologie pratique et savoir non théologique du religieux	76
Objectivité et militance de la théologie pratique	78
CONCLUSION	81
Cahier des charges de la théologie pratique	81
Les deux valences de la théologie pratique	83
ANNEXE. Un domaine de la théologie pratique : la liturgie	85
La théologie de la liturgie est-elle théologie pratique ?	85
Les conditions d'une théologie pratique dans le domaine liturgique	87
Comment percevoir les questions liturgiques d'aujourd'hui ?	89
Élaborer les questions liturgiques de manière pratique	90
L'arbitrage de l'agir	92
La liturgie en tant que théologie pratique	93
TABLE DES MATIÈRES	95

Présentation

Le texte présenté ici est la copie d'une première partie d'un inédit d'Henri Bourgeois, théologien lyonnais disparu en 2001, découvert dans ses archives (Université catholique de Lyon). Il examine le statut et les conditions d'exercice d'une théologie à partir de la pratique et des pratiques chrétiennes. Il devait être suivi d'une seconde partie présentant un « panorama » des théologies françaises, du point de vue de leur rapport à la pratique. Mais cette partie est restée en chantier. La première partie seule, la plus achevée, a donc paru pouvoir être publiée.

Les aménagements apportés au manuscrit sont minimes. Nous avons cru pouvoir scinder deux trop longs chapitres, en tenant compte de leur articulation logique. Nous n'avons pas retenu quelques indications de notes et références demeurées à l'état de bribes et sans ancrage dans le texte. Et nous avons présenté en annexe, à titre d'illustration du propos de l'ouvrage, le tout dernier chapitre, *Théologie de la liturgie*, entièrement rédigé. Nous le faisons avec l'agrément du théologien Henri Denis dont il est beaucoup question en ces pages et qui nous a exprimé sa confiance. C'est aussi un des rares témoignages de l'estime profonde et réciproque qui unissait ces deux théologiens lyonnais.

Cette réflexion est à relier d'abord à un Séminaire de la Faculté de Théologie de Lyon, animé par Henri Bourgeois dans les années 1991-1992. L'auteur en a rédigé les conclusions dans une note : *Théorie et pratique* (conservée dans le Fonds Henri Bourgeois, UCL). Mais le propos s'inscrit également dans une réflexion de fond poursuivie durant des années sur la fonction théologique, son exercice, ses productions et ses enjeux. En témoignent, pour ne parler que des écrits, divers travaux comme sa collaboration au *Guide pratique de réflexion théologique*, sa *Théologie catéchuménale*, et sa contribution au *Manuel de théologie* édité sous la direction de J. Doré.

Le texte présenté ici constitue donc une sorte d'introduction à un débat en cours ou nécessaire. Il livre la clé de celui qu'entretenait Henri Bourgeois en lui-même sur la théologie dans son rapport à la *réalité* de la vie chrétienne, qu'il s'agisse

des affirmations de la foi, des relations internes à l'Église, de l'initiation chrétienne, des ministères et des sacrements, de la communication ou du spirituel. Certes le dernier mot échappe, mais tel quel, cet écrit donne sans doute à penser sur le service que le peuple chrétien peut ou pourrait attendre de la théologie, pour clarifier certains enjeux de la foi, traiter certains écarts ou tensions, et manifester, pour tout esprit humain attiré par la lumière, l'espérance croyante.

Que ceux qui ont rendu cette édition possible, ami lecteur attentif, présentateur autorisé et éditeur bienveillant, trouvent ici l'expression de notre gratitude.

Marie-Louise GONDAL

Présidente de l'Association *Les Amis d'Henri Bourgeois*, Lyon

Préface

Un constat est à l'origine de cet ouvrage, celui de la marginalité de la théologie dans l'espace public et, également, dans la sphère ecclésiale. Elle semble, en France, n'intéresser ni le grand public, ni les intellectuels, demeurant marginale par rapport aux intérêts culturels et sociaux. En revanche, dans un autre contexte, celui de l'Amérique latine, celle-ci semble jouer un rôle public et ecclésial de première importance. À partir de ces deux observations, Henri Bourgeois amorce une réflexion fondamentale sur la fonction de la théologie, ce qui le conduit à s'interroger en particulier sur la théologie pratique. Aussi, est-il intéressant d'observer que sa démarche est homogène avec l'objet de son propos. En effet, il ne parle pas de manière théorique de la théologie pratique, mais son interrogation surgit de sa longue pratique théologique en contexte, celui d'une université catholique en France, celui aussi d'un théologien qui réfléchit avec des groupes chrétiens. Ce faisant, il ne fait pas que traiter de la théologie pratique, mais il met lui-même en œuvre, dans l'écriture de cet ouvrage, une démarche de théologie pratique.

Son interrogation de départ, « À quoi sert la théologie ? », le conduira à faire l'hypothèse que la théologie gagnerait en pertinence si elle devenait plus pratique, c'est-à-dire si elle était mieux articulée aux pratiques locales effectives et si elle retissait son lien avec le peuple chrétien et l'humanité. Henri Bourgeois, qui a accumulé une longue expérience de travail théologique en milieu universitaire tout en demeurant étroitement lié à des groupes chrétiens qui élaborent de nouvelles pratiques ecclésiales, en vient à formuler au grand jour une question qui a sans doute occupé ses réflexions pendant de longues années : que deviendrait la théologie si elle se risquait à marcher dans la rue, « partageant les attentes, les soucis, les questions de tout le monde » ? Quel profit pour la théologie si elle renouvelait son rapport au peuple croyant et « à ce monde humain dont elle aime parler mais dont elle est souvent éloignée » ? Comment alors penser la théologie si elle devenait plus pratique, c'est-à-dire si, plutôt que de s'élaborer seulement à partir des textes et des dogmes,

elle parlait des pratiques et s'écrivait « en fonction de ce qui se vit dans l'Église et dans la société » ? Quels seraient alors le statut, dans l'Église et l'Université, et les conditions d'exercice, d'une théologie résolument pratique ?

Ce plaidoyer en faveur d'une théologie pratique ne tourne pas cependant au manifeste idéologique en faveur d'une « théologie du peuple ». Henri Bourgeois poursuit une réflexion patiente et fondamentale sur le statut épistémologique d'une théologie pratique et sur ses conditions d'exercice en s'adossant sur les apports philosophiques d'une grande pertinence dans ce domaine, depuis Blondel et la philosophie de l'action, jusqu'à Ricœur et Hannah Arendt. Il s'interroge d'abord sur la notion de pratique, l'approchant de diverses manières, pour en arriver d'abord à circonscrire le champ de la pratique. Il tente ensuite de voir comment on peut penser la pratique et cherche à comprendre comment la théologie peut s'approcher de la pratique, mettant en lumière les divers rapports que peuvent entretenir l'une et l'autre et les écarts qui les séparent. Cela le conduit à envisager le mode de connaissance particulier de la théologie pratique. Ce parcours ne conduit pas seulement à clarifier la notion de pratique, mais également à avancer quelques indications méthodologiques importantes.

La réflexion présentée dans cet ouvrage est originale et ne recoupe pas ce que l'on trouve ailleurs en langue française sur la théologie pratique. Ce texte représente donc une véritable contribution dans la réflexion actuelle, non seulement sur la théologie pratique, mais sur la théologie dans la culture et la société, la théologie pratiquée à l'Université et dans l'Église. La proposition d'une théologie pratique part d'une réflexion sur la crise de pertinence de la théologie dans la société actuelle et elle concerne donc tous les théologiens qui réfléchissent au devenir de leur discipline. Cet essai, qui représente d'abord une réflexion sur l'état de la théologie, en particulier en France et en Europe, met ensuite en avant, quarante ans après René Marlé, un projet de théologie pratique.

On sera étonné et heureux de voir comment la réflexion et l'ouvrage sont eux-mêmes construits suivant une démarche de théologie pratique, ce qui donne encore plus de crédibilité à la proposition soumise aux lecteurs.

Gilles ROUTHIER

Faculté de Théologie et de Sciences religieuses
Université Laval, Québec



Chapitre 1

À quoi sert la théologie ?

Une telle question peut sembler bizarre et même grossière, si, comme il est probable, le lecteur a une expérience et une pratique de la réflexion et du travail d'ordre théologique. J'imagine qu'il ne manque pas de réponses à ce genre d'interrogation saugrenue : la théologie existe pour l'honneur de la foi, elle sert à expliciter intellectuellement, culturellement, le sens que les croyants donnent à leur adhésion et à leur credo, elle réalise un travail d'intelligence et de communication à l'intérieur de l'acte de foi.

La théologie, pour quoi faire ?

Ce n'est pas pour rappeler ces affirmations bien connues que j'ai posé une question sur l'utilité de la théologie. C'est bien plutôt parce que cette question, dans les termes même avec lesquels je l'ai formulée, existe aujourd'hui dans la société française, dans les milieux chrétiens et aussi, évidemment, en dehors d'eux. Bien des gens se demandent ce que peut réellement produire le travail théologique, au-delà de la satisfaction d'un petit monde qui se complaît à lire et à relire ses livres canoniques, ses textes officiels et son histoire traditionnelle. La théologie, quel en est le rôle, outre sa fonction de confortation idéologique du groupe croyant ? J'entends ce genre de question. Il arrive probablement au lecteur de la percevoir.



On peut, bien sûr, être agacé en face d'un tel propos. Sommer la théologie de se justifier quant à son rôle, cela devrait impliquer qu'on la connaisse quelque peu, qu'on la voie à l'œuvre, ce qui n'est pas beaucoup le cas chez celles ou ceux qui l'interrogent. En outre, l'interrogation portant sur la fonction d'un savoir peut apparaître elle-même suspecte, parce que sacrifiant à l'empirisme actuel qui veut évaluer les réalités surtout du point de vue de leur utilité. Tout cela entre, certes, en ligne de compte. Mais, à mon sens, la question posée demeure présente : la théologie, à quoi bon ?

Je sais aussi que cette question, en sa formulation abrupte, peut cacher une sorte de soupçon, voire de mésestime, à l'égard de la théologie. En France, le fait est patent. Les communautés chrétiennes ont, en fait, peu de besoins théologiques nommés comme tels. Mobilisées par les urgences ou accablées par les crises et les déceptions, elles sont peu portées à de vrais débats, réels et prolongés, argumentés et porteurs de conséquences, qu'une opinion publique ecclésiale languissante et rarement sollicitée n'appelle d'ailleurs guère.

Plus largement, dans la culture, dans les recherches ou les confrontations politiques, sociales, artistiques ou philosophiques, la théologie n'est à peu près pas présente, quand bien même elle cherche à s'introduire dans les discussions. Certes, et de plus en plus, le *religieux* est pris en compte. Mais pas la *théologie* comme telle. Celle-ci apparaît comme marginale.

Elle est suspectée d'être trop liée aux Églises et de travailler sous contrôle ou sous contrainte. On considère qu'elle est trop loin des questions contemporaines, prisonnière qu'elle est du poids de la tradition. On a le sentiment qu'elle ne peut rien dire de clair et d'immédiat sur les problèmes du présent, étant donné sa manie du concept et son prurit des nuances ou des analyses. On la trouve parfois trop compromise avec des sensibilités démodées ou périmées ; parfois au contraire trop modernisante par rapport à des groupes croyants dont la foi n'a pas besoin de ce détour inutile ou risqué¹. Bref, quand il faut débattre de la religion, et singulièrement de la religion chrétienne catholique, l'intelligentsia française préfère s'adresser à une personnalité officielle (un évêque, ou bien le porte-parole de la conférence épiscopale), à un témoin charismatique (comme Mgr Gaillot) ou encore à des spécialistes non théologiens du champ religieux (sociologues, historiens, psychologues, philosophes). Les théologiens, comme tels, sont un peu marginalisés.

Tout cela fait que la théologie n'intéresse guère ni le grand public ni le monde intellectuel. Nombre de nos contemporains, même porteurs d'une expérience religieuse, n'ont aucune attention pour la théologie, ce terme évoquant pour eux ce avec quoi ils ne sauraient avoir de rapports. Il suffit d'ailleurs d'écouter certains politiques ou certains journalistes stigmatiser un débat stérile en le qualifiant de « théologique » pour entrevoir tout ce que cet adjectif implique d'étrange et tout ce qu'il suggère d'inutile. Le constat vaut sans doute plus pour la France que pour d'autres pays. Mais, aux nuances près, il me paraît assez expressif de la situation.

¹ Henri Bourgeois a noté en marge : « Pour les scientifiques, le langage théologique n'est pas rigoureux ».



Demander à la théologie de se justifier sur son rôle et son utilité exprime donc sans doute une grande distance entre le savoir ou la culture théologiques et la culture dans son ensemble. Mais, si j'ose dire, c'est mieux que rien. C'est plus qu'un total désintérêt, même courtois. Et c'est dans ce sens relativement positif que je veux entendre la question posée : à quoi sert donc la théologie ?

Il me semble en effet que cette question, pour limitée qu'elle soit, n'est pas sans intérêt. Elle correspond à une exigence du pragmatisme contemporain : ce qui ne sert à rien est sans signification. De plus, elle invite la théologie, ceux qui la lisent et ceux qui l'élaborent, à se demander quelle est l'utilité de ce qu'ils font : la théologie, à quoi bon ? Finalement, il n'est peut-être pas inutile de vérifier à quoi est utile l'acte théologique.

Évidemment, je n'ai pas la naïveté de penser qu'une perspective de ce type a de quoi suffire pour résoudre le problème actuel de la théologie, en France et, d'autres manières sans doute, dans le monde. Il faut en l'occurrence de multiples vigilances et d'audacieuses imaginations. Mais je voudrais au moins examiner si, aujourd'hui, une réflexion sur l'intérêt pratique de la théologie peut avoir pertinence et portée.

Et si la théologie devenait plus pratique ?

Supposons qu'ici ou là, en dehors du petit monde des spécialistes, des étudiants, des lectrices et lecteurs de textes théologiques, le mot *théologie* échappe à son discrédit et désigne plus ou moins une pensée ou une réflexion sur le fait religieux, ici le fait chrétien.

Il n'est pas rare alors d'entendre formuler un souhait : la théologie devrait être plus concrète, plus pratique, plus proche des soucis et des expériences du grand nombre. *Concrète, pratique, proche* : ces trois termes ne sont pas tout à fait identiques. Toutefois, leur convergence me semble désigner un même désir : celui d'une théologie plus accessible dans ses objets tout autant que dans sa forme. Certains chrétiens évoquent à l'appui de leur rêve ce qui paraît se réaliser en d'autres pays, en d'autres continents. Ils parlent de l'Amérique latine où, effectivement, la théologie a l'air d'être plus articulée qu'elle ne l'est en France sur des enjeux réels, ceux de la vie sociale, économique et politique et où elle semble apporter sa propre contribution à ce que vit quotidiennement la population. Dans le même sens, on entend parler du christianisme africain et du christianisme asiatique et il se pourrait que ces expériences de la foi chrétienne entretiennent des rapports plus simples et plus clairs avec la théologie que ce n'est le cas en notre pays. Autant dire que le savoir théologique doit probablement être alors un peu différent de celui que nous connaissons ici.

Je voudrais alors faire l'hypothèse que ce genre d'attente s'oriente vers ce que l'on appelle de plus en plus aujourd'hui la « théologie pratique ».



Cette expression est assez récente : elle n'a pas encore tout à fait deux siècles. Classiquement, on en attribue la paternité à un théologien universitaire allemand, de confession luthérienne, Friedrich Schleiermacher, dans son *Bref exposé des études théologiques* (1811)² puis dans sa *Théologie pratique* (1850).

La formule « théologie pratique » est donc liée à la grande entreprise épistémologique et philosophique menée en Allemagne au début du XIX^e siècle et, d'autre part, à une volonté de repenser le statut de la théologie dans le cadre d'une redéfinition générale des savoirs et des connaissances. Autrement dit, le projet d'une théologie pratique implique, dès sa naissance, deux éléments conjoints : d'une part, un travail de la culture globale sur elle-même, ce qui dépasse la responsabilité de la théologie mais aussi celle du christianisme ; d'autre part, un travail de la théologie sur elle-même, sur sa place possible parmi les autres formes de connaissance et donc sur sa capacité à se faire comprendre par la culture dans son ensemble. Parler de théologie pratique, en ce sens, c'est donc parier sur la vitalité qu'a la culture et sur la volonté que peut avoir la théologie de s'y insérer.

En fait, ces perspectives initiales sont demeurées dans le seul champ universitaire. Ce qui n'est pas sans importance pour la théologie, quand celle-ci se sent marginale et désuète par rapport au monde intellectuel. Mais ce qui correspond assez peu au désir d'une théologie concrète plus réaliste et plus attentive à la vie des gens, tel que je viens de l'exprimer. Pendant des décennies, la théologie pratique a donc constitué un domaine du savoir théologique qui entendait mieux comprendre les réalités pratiques de la vie chrétienne (l'homélie, le ministère du conseil ou de l'accompagnement spirituel, le rôle d'animation paroissiale, etc.) et qui, à ce titre, revendiquait à la fois une autonomie et une considération d'abord parmi les autres disciplines théologiques, ensuite dans l'Église et enfin éventuellement dans la culture. Qu'il y ait eu, dans cet effort, une plus grande attention au réel vécu par les communautés chrétiennes et par les baptisés, c'est sûr. Mais, en fait, cette théologie pratique était élaborée du point de vue des responsables de l'Église et elle assumait peu l'expérience propre des fidèles. En outre, elle était constituée pour l'enseignement, le plus souvent celui qui était destiné à de futurs ministres de l'Église et qui servait, par la suite, à ce que nous appelons aujourd'hui leur formation permanente.

La théologie pratique en France

En France, jusqu'au milieu du XX^e siècle, la théologie pratique n'eut pas d'impact, sauf dans les milieux réformés qui étaient plus influencés par l'Allemagne. Pourquoi cette réticence ou, en tout cas, cette non-réception ? Sans doute parce que le catholicisme français avait spontanément quelque réserve à l'égard d'une pensée allemande et luthérienne qui avait constitué le berceau de la théologie nouvelle.

² Ce livre « fondateur » a été traduit en français, sous le titre *Le statut de la théologie*, Paris, Cerf, 1994.

Sans doute aussi parce qu'en France, le travail épistémologique accompli en Allemagne au XIX^e siècle a eu peu d'équivalent : les Français ont mis du temps à lire Kant puis Hegel. Enfin, parce que, me semble-t-il, la théologie française eut tendance, du fait de la laïcité, à se replier sur elle-même en abandonnant le charme de la culture globale, ce que l'Allemagne ne fit pas, étant donné un contexte tout autre, où la théologie avait normalement voix au chapitre. Toujours est-il qu'au début du XX^e siècle, le catholicisme français ignorait pratiquement tout d'une possible théologie pratique.

Pourtant, l'insatisfaction à l'égard de la théologie classique, spéculative et dogmatique, se faisait sentir, discrètement mais réellement : le modernisme exprima à sa manière ce malaise. Plus encore, au milieu du XX^e siècle, les communautés chrétiennes en France perçurent le changement de la culture qui s'opérait. On parla de modernité puis de sécularisation. Tout donnait à penser qu'un monde nouveau naissait, que l'Église devait se rapporter à lui autrement qu'elle ne le faisait précédemment. Dans cette conjoncture, la théologie fut très normalement partie prenante de l'effort ecclésial. Ce qui est tout à fait original. Chassée du forum culturel par la laïcité et repliée sur ses terres, la théologie s'intéressait à nouveau à la culture parce que celle-ci changeait et parce que, de ce fait, l'Église se modifiait. Bien entendu, ce nouvel intérêt culturel de la théologie ne changea rien à sa marginalité par rapport à la modernité et à la sécularisation. Mais la théologie française reconquit en cette affaire une nouvelle crédibilité dans l'opinion publique chrétienne et d'ailleurs parfois au-delà de l'espace chrétien. On parla alors, notamment sous l'impulsion de P.-A. Liégé, d'une « théologie pastorale ». C'était dans les années 1950. Cette théologie pastorale française n'avait pas de parenté avec la théologie pratique d'origine allemande. Elle lui était parallèle.

Je voudrais toutefois m'arrêter un instant sur les différences entre ces deux formes de théologie, car ces écarts peuvent expliquer quelque chose de la situation présente en France. La théologie pastorale de type français n'est pas d'abord universitaire, même si elle a pu le devenir peu à peu par la suite. Elle est née de l'action ecclésiale et elle a un rapport étroit avec le travail « pastoral » ou, comme on dit en catholicisme, « la pastorale », celle de l'évangélisation et celle de l'entretien des communautés constituées. Schématiquement, on peut dire qu'elle ne vise pas tant à former en vue de l'action qu'à réfléchir avec des chrétiens qui agissent, réflexion qui part de ce qu'ils font pastoralement. D'autre part, la théologie pastorale française a un autre rapport avec la culture que la théologie pratique allemande. Cette seconde différence, moins relevée que la première, est de grande importance. Alors que la théologie pratique a, en Allemagne, un statut culturel reconnu en principe dans l'université et plus largement dans les médias et dans la société, en France, la théologie pastorale s'intéresse à la culture mais n'intéresse pas cette dernière. Elle a un sens ecclésial, elle n'a pas de valeur culturelle.

Encore faut-il préciser ce qu'est le sens ecclésial dont il s'agit ici. À mon avis, le christianisme français, même s'il est tenu par la laïcité à une expression privée ou tout au plus semi-publique, est profondément solidaire de la mentalité dominante. Or cette sensibilité, spontanée ou élaborée philosophiquement, a toujours eu de

la peine à penser les réalités pratiques. Les Français aiment les idées et ils sont allergiques à l'empirisme. Ils ont tendance à comprendre le *pratique* en termes moraux ou comme la simple application d'une théorie préconstituée.

Cela, il faut le reconnaître, a partiellement changé, notamment dans la théologie pastorale où les réalités envisagées résistent à la domination du concept. Il n'en reste pas moins que la théologie pratique allemande est sans doute plus portée à l'épistémologie de la vie pratique que ne l'est la théologie pastorale de type français. Celle-ci, faute de cadrages suffisants, risque d'osciller entre un pôle idéologique consacrant le vécu et un pôle abstrait voulant dire le sens du vécu mais ne l'exprimant pas assez dans ce qu'il a d'original.

La nouvelle donne de la théologie pratique

Les choses auraient pu en rester là. Mais c'était compter sans l'Amérique latine qui, par sa fameuse *Théologie de la libération*, a profondément modifié les perspectives.

Cette théologie latino-américaine, celle de G. Gutiérrez, L. Boff et de J.-L. Segundo, est-elle plutôt proche de la théologie pratique d'origine allemande ou de la théologie pastorale de style français ? En fait, elle est *autre* et se veut sans références contraignantes aux théologies européennes qu'elle n'ignore évidemment pas. Elle se veut liée à son propre contexte, ce qu'elle exprime en insistant sur sa « contextualité ».

Ce qui la caractérise tout d'abord, c'est son lien avec le peuple. Non pas évidemment la totalité de la population. Mais des groupes effectifs, rassemblés en communautés et ayant une relative influence à la fois ecclésiale et sociale. De ce point de vue, la théologie de la libération n'a pas, par priorité, le souci d'avoir un statut universitaire reconnu dans le champ des connaissances. En ce sens, elle est donc plus proche de la théologie pastorale que de la théologie pratique. Sa reconnaissance, elle la cherche en s'articulant à des pratiques locales effectives. Elle la trouve en se faisant solidaire de ce qui se vit « sur le terrain ». Voilà qui n'exclut pas la légitimité des formes habituelles du travail théologique, ses domaines systématique, biblique, historique, éthique. Mais l'expérience montre que ces éléments classiques n'honorent pas toute la responsabilité de la théologie : la pratique demande à être, elle aussi, lieu de réflexion. De plus, il se pourrait que l'accent mis sur la pensée liée à la pratique renouvelle les données théoriques du travail théologique habituel. Voilà qui est aujourd'hui assez bien connu, au moins des personnes s'intéressant à la théologie en notre temps.

Ce qui est plus original par rapport à la théologie pastorale française, c'est précisément le contexte latino-américain. Il se trouve en effet que l'Amérique latine a constitué, ces dernières années, un terrain où les enjeux sociaux et ecclésiaux étaient assez clairs, au moins pour qui voulait les percevoir. Toutes les Églises chrétiennes,

tous les diocèses catholiques, tous les catholiques d'un même diocèse n'étaient évidemment pas également sensibles à ces enjeux mais ceux-ci ne s'en imposaient pas moins avec force. D'un côté, une injustice structurelle de la vie économique et sociale ; de l'autre, une base ecclésiale nombreuse, populaire, susceptible de réagir à l'injustice, non seulement au nom des Droits de l'homme mais aussi et parfois d'abord à cause de l'Évangile. En l'occurrence, par conséquent, la théologie de la libération s'est constituée dans un monde où une grande cause mobilisatrice avait des dimensions à la fois sociales et chrétiennes. D'où l'aspect populaire des communautés de base. De là aussi le caractère enthousiaste de leur conscientisation.

La théologie de la libération, au fond, n'a pas été symptomatique dans la dernière partie du xx^e siècle pour le seul fait que des théologiens se sont reliés à des pratiques effectives de libération. Cela, la théologie pastorale à la française l'avait expérimenté depuis longtemps : dès avant le Concile un Chenu ou un Congar fréquentaient non seulement des lieux universitaires, mais aussi bien des groupes menant une action ecclésiale et sociale. Ce qui est original, en Amérique latine, c'est l'évidence d'un grand enjeu impliquant et la société et l'Église. La théologie s'est articulée à un tel objectif. Elle a acquis, de ce fait, une légitimité ecclésiale et culturelle qu'elle n'a pas pour l'heure en France. De fait, en Europe, les théologies de la modernité ou de la post-modernité, les théologies politiques et les théologies des relations interreligieuses sont bien loin d'avoir le crédit qu'a suscité, sur place et dans le monde entier, la théologie de la libération.

Il me semble donc que la théologie en Europe a bénéficié, sans doute plus qu'elle ne le pense, de l'influence de la théologie latino-américaine parce qu'elle a trouvé en Amérique latine une figure concrète de ce que pouvait être réellement une théologie liée aux problèmes effectifs d'un public assez large. Comme tel, le fait n'est sans doute pas exportable et la théologie européenne ne peut le reproduire à l'identique. Mais nous avons perçu qu'il était possible de faire de la théologie à partir de l'expérience effective, en allant plus loin que ce qu'avait réalisé la théologie pastorale. Les Latino-américains nous ont montré qu'il était possible d'avancer sur ce terrain.

Que la théologie de la libération ait eu des faiblesses, c'est bien compréhensible. Qu'elle n'ait plus aujourd'hui l'impact qu'elle eut il y a trente ans, cela est peu discutable. Qu'il y ait aujourd'hui des essais analogues dans des contextes tout autres, en Afrique et en Asie, c'est exact et c'est prometteur. Mais l'essentiel n'est pas là. Selon moi, il se trouve dans le fait que la théologie européenne, longtemps pionnière, a été enseignée par une théologie venue d'ailleurs. Cet apport eut quelque chose de séducteur, certes. Mais il fut bénéfique car il allait à la rencontre de ce que la théologie européenne avait perçu mais qu'elle n'avait pas la possibilité et le goût d'approfondir, que ce soit dans la ligne de la théologie pratique allemande ou que ce soit dans la perspective de la théologie pastorale française. Théologie pratique, théologie pastorale et théologie de la libération se conjuguent ainsi aujourd'hui d'une manière prometteuse.

Théologie pastorale ou théologie pratique ?

Si donc l'on estime qu'il y a place dans le champ théologique pour un travail original, spécifique en tout cas, portant sur la manière concrète dont la foi est vécue, reçue, transmise, *inculturée* et parfois refusée dans le monde qui est le nôtre, si l'on pense que ce travail, après tout vieux comme la théologie, doit être mené aujourd'hui à nouveaux frais, en lien objectif avec ce que les groupes chrétiens expérimentent ici ou là, on rejoint assez naturellement la question par laquelle j'ai ouvert ce livre et qui portait sur l'utilité de la théologie.

« À quoi sert la théologie ? », demande-t-on parfois aujourd'hui. Certes à aider les chrétiens à croire intelligemment, ce qu'ils font en deçà de la théologie mais qu'ils peuvent parfois expliciter et élaborer, étant donné la culture du temps. Mais aussi à permettre aux personnes et aux communautés qui constituent les Églises de mieux percevoir les enjeux de leur temps au regard de leur foi, dans ces multiples processus qui font leur histoire.

Je ne dis pas que le souci de ce qui est fait ou de ce qui est à faire soit le seul moteur de la réflexion théologique. Comment, en effet, oublier que celle-ci est aussi contemplative et qu'elle s'honore en honorant la pensée ? Mais je dis que, pour nombre de nos contemporains qui sont en froid avec la théologie, le lien de celle-ci avec ce qui se fait dans l'Église et dans la société a quelque chose d'objectif, de concret et de significatif. Ce genre de réflexion est communément plus accessible qu'un savoir théorique qui paraît découplé de l'expérience. Dans la situation actuelle de la culture en France, c'est donc par là, me semble-t-il, que la théologie peut d'abord donner une idée de ce qu'elle est et de ce qu'elle fait. À qui demande à quoi sert la théologie, il doit être possible de faire voir qu'elle rejoint la pratique et qu'elle y a des effets également pratiques. Étant entendu qu'ensuite, si possible, la perception de ce qui se joue au plan de l'action personnelle ou communautaire appelle légitimement une réflexion d'ordre doctrinal chargée de manifester les conditions de possibilité de l'agir en question.

Je fais donc l'hypothèse qu'en France, dans la conjoncture présente, le retour de la théologie proprement dite dans la culture ne passe pas par des disciplines scientifiques qui traitent du fait religieux, mais par une manifestation de ce qui se produit dans l'expérience chrétienne, manifestation qui a besoin d'être pensée et donc d'être mise en forme théologique. Autrement dit, le souhait d'une théologie plus pratique, plus concrète, telle que je l'ai indiqué plus haut, demande à être pris en considération³. Tel est, me semble-t-il, notre propre contexte. Bien entendu, ce genre de propos demeure abstrait. Il va falloir tirer au clair le contenu pratique du fait chrétien, en préciser le caractère effectif et la « bonne nouvelle » qu'il implique. Mais c'est précisément cela le travail théologique qui s'impose pour l'heure. Dans une contextualité qui n'est évidemment pas celle de l'Amérique latine.

³ Note d'Henri Bourgeois, en marge : « Il y a d'autres voies : une théologie pratique narrative, spirituelle... ».

Comment nommer ce secteur ou cette forme particulière de la théologie ? On peut, il est vrai, avoir recours à des termes classiques : théologie morale, théologie de l'évangélisation, du ministère, de la prédication, de l'interreligieux, etc. Mais ces catégories sont volontairement délimitées. Or, il nous faut une notion plus globale, assumant ces particularités dans ce qu'elles ont de commun et qui les rapporte toutes à l'expérience chrétienne. Deux expressions sont en fait disponibles pour nous, car le terme de « théologie de la libération » n'aurait pas de racines suffisantes sur notre propre sol. Il s'agit de « théologie pratique » et de « théologie pastorale ».

Il faut avouer que, actuellement, ni l'une ni l'autre de ces deux formules n'a un crédit qui s'impose, du moins dans le monde théologique français. Cette indécision est d'ailleurs le signe d'un certain manque d'intérêt pour l'enjeu. Toujours est-il que la formule « théologie pratique » semble la plus pertinente. Non pas d'abord pour un motif œcuménique⁴. Mais pour une raison culturelle : c'est le terme *pratique* qui est spontanément employé aujourd'hui par ces personnes auxquelles j'ai fait référence et qui souhaitent une théologie plus concrète, plus proche de ce qu'elles vivent. En outre, troisième motif, le terme « théologie pastorale » connote une relation à l'Église qui est tout à fait légitime mais qui limite *a priori* et de manière discutable le champ du pratique. Rien ne dit, en effet, qu'une théologie des pratiques soit seulement une théologie de la pastorale : ce que vivent les chrétiens dans la société déborde de beaucoup ce que le cadrage pastoral englobe.

Je parlerai donc ici de *théologie pratique*. L'expression est en train de se répandre dans le monde francophone. Elle est déjà familière au Québec. Pour leur part, les facultés de théologie réformée de Suisse romande l'emploient depuis plus longtemps, en raison de leurs liens confessionnels avec l'Allemagne.

J'ajoute que parler de théologie pratique en France prend en compte ce que nous devons à la théologie pastorale des années 1950. Il s'agit bien d'analyser et d'interpréter ce que la foi fait vivre concrètement et de multiples manières. Le point de vue est simplement élargi.

4 Je le rappelle, l'expression est due à un luthérien du XIX^e siècle, F. Schleiermacher.